

La Force de Conviction – A quoi pouvons-nous croire ?

Le conférencier se présente comme ‘non spécialiste’ : ni philosophe, ni théologien, ni juriste, ni économiste. Il est juriste de formation, élève de Jacques Ellul. Les événements de 1968 l’empêchent de poursuivre ses études de droit jusqu’à l’agrégation. Il s’oriente vers le journalisme à Bordeaux et débute, sous une identité de faux médecin, en couvrant la guerre du Biafra ; soupçonné d’espionnage, il est arrêté et emprisonné. Cette expérience lui vaut une certaine notoriété en France. Engagé au journal *Le Monde* en 1969 par Hubert Beuve-Méry, comme grand reporter (‘préposé aux grandes catastrophes’ pour 10 ans...), il ‘couvre’ les conflits du Vietnam, du Cambodge, du Laos, le conflit Inde/Pakistan en 1971, le Proche-Orient en 1973 pour la Guerre du Kippour, le Liban, pays où il retournera à de nombreuses reprises, l’Iran en 1976, la Chine, lors de son différend avec Hong-Kong. Il se passionne pour la Corne de l’Afrique, Ethiopie, Somalie, Djibouti, Yemen, Soudan. En 1980, souhaitant travailler différemment et réfléchir, il fait part à son directeur, Jacques Fauvet, de son désir de quitter le journalisme. Après avoir vécu sur le terrain dix ans de tragédies qui l’avaient durement marqué, l’usure gagnait : continuer lui semblait ne pouvoir se faire qu’en devenant blasé, cynique, ce qu’il refusait ; il ne pouvait que quitter. Sa demande est reçue avec incompréhension. Il avait acquis la certitude que d’immenses transformations étaient proches, que le monde était en basculement : le journaliste, qui vit au plus près de ce qui se passe, est un peu comme les troupeaux qui sentent venir l’orage.

Ainsi

La Révolution iranienne ne s’était pas faite sur des bases socio-économiques ; c’était un fait culturel et religieux. C’est avec étonnement que, lors des émeutes de Tabriz, il avait vu, après une attaque contre la succursale d’une Banque liée à la minorité religieuse baha’ie, elle-même liée au Shah d’Iran, les pillards brûler sur le trottoir les dollars volés !

Liban 1975. C’est le basculement dans l’horreur, une sauvagerie brutale qui s’abat sur ce pays, en particulier Beyrouth, la Nice de l’Orient.

L’énigme du Mal est posée, les grilles d’analyse ne fonctionnent plus : ce n’est pas un problème journalistique, mais spirituel.

Jean Claude Guillebaud devient éditeur au Seuil où Paul Flament, (chrétien de gauche, proche d’Hubert Beuve-Méry), lui confie la responsabilité des Sciences Humaines. Il y côtoie de grands auteurs, de grands penseurs, comme Edgar Morin, Henri Atlan, René Girard, Michel Serres..., dont certains deviennent ses amis. Il participe à de nombreux colloques internationaux réunissant chercheurs, universitaires de toutes les disciplines du savoir, convaincus de vivre des changements radicaux, une ‘grande bifurcation’ selon l’expression d’un Nobel belge. Mais, avec la parcellisation du savoir, la spécialisation, la segmentation, on acquiert beaucoup de connaissances sur une petite surface. Elles sont pour nous comme un miroir brisé. Michel Serres ajoute que la parcellisation est aggravée par le corporatisme universitaire. Il faut faire dialoguer les différents savoirs, sous peine que la pensée devienne inutilisable, sauf pour la technique. Michel Serres parle d’un *type anthropologique nouveau*. *Toi, tu pourrais chasser sans permis!*, dit-il à Guillebaud.

Celui-ci se pose alors la question : Que puis-je apporter, moi, à ce monde ?, avec mon expérience de six années de fréquentation du savoir et de dix années de journalisme : passeur de message, intermédiaire ? Il publie en 1994 *La Trahison des Lumières* et, au fil des années, d’autres titres où il essaie de répondre à la question : Qu’est-ce qui nous arrive ? Le ciel nous tombe sur la tête. Le vieux monde disparaît avec tous nos repères. Nous ressentons, depuis vingt ans, que nous vivons des temps ‘apocalyptiques’, non au sens commun d’effondrement, mais au sens de révélation et surgissement.

Le XXI^e siècle commence de façon indéchiffrable. Nous sommes dans un nouveau monde. Ce monde ‘impensé’, nous devons nous efforcer de le penser, et Guillebaud veut y

apporter sa modeste contribution. Il est sûr que ces changements sont encore plus importants que ce qu'il croyait au départ.

Karl Jaspers développe le concept de 'moment axial' où l'humanité change d'ère, subit une mutation comme on peut en déceler quatre ou cinq dans l'histoire. Michel Serres cite en premier le Néolithique où l'homme devient sédentaire, fonde les villes, invente la civilisation. Il y eut les VIII^e-VI^e siècles avant Jésus-Christ, avec les grands prophètes, le Bouddhisme, l'Hindouisme (Upanishad). Puis la fin de l'Empire Romain, après le sac de Rome par les Wisigoths en 410. La Renaissance, disparition du vieux monde, de la chrétienté médiévale et naissance de la modernité. Le Siècle des Lumières, débouchant sur la Révolution industrielle. La mutation d'aujourd'hui se fait dans une accélération prodigieuse : les changements qui évoluaient sur plusieurs siècles se déroulent en 20 ans. Ils vont plus vite que la pensée. Tous ces changements ont pu apporter le pire et le meilleur et, en tout cas, engendrer des peurs (la Renaissance, contrairement à ce que le mot laisse entendre, a d'abord été vécue comme un effondrement).

Nous vivons trois mutations en même temps :

1 – Révolution économique, mondialisation : elle a déconnecté la démocratie de l'économie qui échappe au pouvoir politique. Apparaît une économie « hors-sol », déterritorialisée. Nous sommes invités à devenir téléspectateurs, consommateurs. La capacité de choisir notre modèle social nous a été arrachée.

2 – Révolution informatique, numérique, digitale. On a pu parler de l'émergence d'un sixième continent, le Cyberespace, la Toile, le Net, qui est partout et nulle part. Il existe sept milliards de sites à ce jour, le double dans quelques années. Le Net peut engranger tout le savoir humain, un savoir désormais à la portée de tous, qui se diffuse sans médiation, sans processus éducatif. Comment installer le Droit, la Civilisation, dans un Non-Lieu, un Cyberespace qu'on ne sait pas réglementer, endroit hors de portée, lieu possible de tous les crimes ? Personne ne sait comment gérer cela¹. C'est un espace de non droit vers lequel se transportent toutes les activités humaines. Le pouvoir économique nous a été arraché des mains. L'obsession du temps court domine, l'instantané. - La gestion de l'économie sur le long terme a disparu devant la recherche de profits immédiats exorbitants, indus : 15% par an ! Le capitalisme financier a détruit le capitalisme industriel. La financiarisation de l'économie a été projetée dans le Cyberespace alors que la politique est encore dans l'ancien monde.

3 – Révolution génétique. L'homme s'est donné le moyen de contrôler la vie, avec des conséquences plus que surprenantes : un enfant peut avoir cinq parents : deux génétiques (les 2 donneurs), la mère porteuse, et les 2 parents adoptifs.

Comment tout cela nous conduit-il à la croyance ?

Face à ces changements, pour éviter le catastrophisme, le repli sur le passé (une attitude vaine : la restauration n'est pas possible), et la jobardise (en avant toute, tout va bien, on applaudit tout ce qui est neuf), comment reprendre le contrôle de notre destin ?

Croyons-nous encore que la société de demain sera notre œuvre choisie, et non le résultat de la fatalité (tragédie grecque) ? Devons-nous faire notre deuil de l'espérance ? Sommes-nous capables de croire que nous sommes citoyens, responsables, habités par l'espérance et par le goût de l'avenir, qui définit la démocratie selon Max Weber, sous peine d'abandonner le monde au plus puissant, au plus méchant, au plus malin (cf. les Psaumes), à la logique de la puissance ? Au fond de tout cela, il y a implication de croire².

Jean-Claude Guillebaud a écrit un livre sur la croyance, mais il a préféré le mot conviction : *La Force de Conviction*.

¹ Cf. le téléchargement de la musique dont on débat depuis des mois. Dans deux ans, ce sera le cinéma.

² Cf Hans Jonas, *Le Principe de Responsabilité*, 1979.

Chacun de nous sent bien qu'un homme ne peut vivre sans croire à quelque chose, sans avoir une conviction, un assentiment. Nous devons être réunis en un tout et non en un tas (Régis Debray), par un socle de convictions communes : démocratie, droits de l'homme, liberté, ... Une société du vide est illusoire, colonisée par les superstitions, les sectes, les bateleurs. Michel Onfray lui-même, dans son athéisme anti-religieux virulent, se comporte en 'prêcheur'.

Faut-il se méfier de sa croyance ? Toute croyance est menacée par sa propre folie. Le XX^{ème} siècle (qui a duré 85 ans, de 1914 à 1989, chute et dislocation de l'URSS) est l'un des plus sanglants. Il a vu la mort de millions d'hommes au nom de croyances devenues folles : communisme, nazisme... Face au terrorisme, il faut opposer des convictions aussi fortes que les siennes. Face au mal, le rationalisme instrumental n'a rien à dire. Nous sommes des êtres spirituels. On ne peut pas vivre sans croire. Peut-on imaginer qu'il puisse y avoir des croyances fermes, solides, ouvertes ?

Le philosophe italien Gianni Vattimo a proposé 'l'ontologie du déclin' basée sur des 'catégories faibles' : croyons un peu, mais ça ne marche pas. C'est précisément quand les croyances sont faibles, peu sûres, pas enracinées, qu'elles deviennent agressives et se barricadent. Cela se traduit, comme aux USA, par le fondamentalisme des *born again*. Le terrorisme islamique est une récupération de gens coupés de l'Islam véritable. Il faut réhabiliter la conviction. Maurice Bellet recherche le chemin d'une foi critique. Pour Castoriadis, *la croyance est un pont jeté volontairement sur l'abîme du doute*. L'abîme du doute n'est pas effacé par la croyance, il est là, enjambé par la croyance. Il y a deux façons de traverser le pont :

- Si l'on craint que le pont ne soit fragile, traverser les yeux fermés, en courant, en fonçant sur son char d'assaut. C'est la façon dogmatique de croire, qui aboutit au fondamentalisme.

- Si l'on est confiant dans le pont construit, avec l'aide d'autres croyants, on peut traverser doucement, les yeux ouverts, en regardant l'abîme³. En traversant les yeux ouverts, on peut voir, en amont et en aval, les autres ponts, différents, mais qui franchissent le même abîme, sur lesquels s'avancent des gens qui sont dans la même aventure. On découvre l'altérité d'une autre croyance. On peut accepter qu'ils existent, et même s'en réjouir (Stanislas Breton)⁴. Mgr.X...: *La tolérance, c'est accepter que l'autre est détenteur d'une vérité qui me manque*. Ce qui n'est pas pratiquer un syncrétisme mou. La fermeté dans la croyance en est la condition fondamentale. C'est la fermeté de croire qui permet de s'ouvrir à l'autre.

Questions – Débat

Ne faut-il pas découpler Foi et Vérité ? Citation de Newman : *Croire, ce n'est pas adhérer à un dogme, c'est se mettre en chemin, c'est une mise en marche*. La vérité est sans cesse en projet, à réinterroger et n'est pas figée dans le marbre de la Loi. Elle est sans cesse espérance. Il faut transmettre un projet d'humanité, non des dogmes. Jean-Paul II : *Pour les chrétiens, les textes ne sont pas un dépôt sacré, mais une fontaine de village*. Les textes bibliques, d'ailleurs, ne sont pas des dogmes, mais des récits, des témoignages contradictoires. Ils sont à questionner interminablement.

Guillebaud parle d'une Eglise défenseuse de la liberté individuelle, de la féminité. Il souligne, par exemple, que l'institution du mariage a été créée contre les mariages arrangés, donc pour défendre la liberté individuelle, et non pour la brimer, comme le dit Onfray. Saint Augustin, dans *La Cité de Dieu*, défend les femmes victimes de la loi qui leur prescrit de se suicider en cas de viol.

³ Cf. Thérèse de Lisieux, *la Foi au prix du doute* (Jacques Ellul) ; Cf. Paul-Louis Landsberg : *S'engager, c'est adhérer à une cause imparfaite*.

⁴ Cf. le Dalai Lama lisant le Nouveau Testament à des ecclésiastiques qui en ont été émus et éclairés.